

## **DISCOURS DE SOUTENANCE**

Madame la présidente du jury, madame et messieurs les membres du jury, chers collègues, chers amis,

### **Remerciements**

Avant de me lancer dans le vif de la présentation de mon travail de doctorat, je souhaiterais remercier les membres du jury d'avoir porté intérêt à mon étude et d'avoir accepté de participer à cette soutenance.

Je tiens également à remercier de vive voix mes directeurs d'étude, Jean Andreau et Emmanuel Voutiras, mais aussi Véronique Chankowski, pour le soutien qu'ils m'ont apporté pendant mes années de thèse.

Je souhaite par ailleurs profiter de ce temps de parole qui m'est accordé pour remercier l'École française d'Athènes grâce à laquelle j'ai pu bénéficier de très bonnes conditions de travail, tout aussi bien matérielles que scientifiques, ainsi que le centre de recherche Ausonius, établi à Bordeaux, qui m'a gracieusement accueillie ces dernières années.

Enfin, je remercie chaleureusement le public ici présent.

### **Présentation du sujet**

Pour le dire rapidement, ma thèse porte sur l'économie et le territoire de la Macédoine sous domination romaine, c'est-à-dire sur l'organisation de l'occupation humaine du territoire ainsi que sur l'organisation de l'artisanat, de l'agriculture, du stockage et de la vente ; cela, dans la région du nord de la Grèce qui s'étend autour de Thessalonique, et durant la période qui s'écoule entre la bataille de Pydna, intervenue en 168 av. J.-C. – bataille qui sonne le glas du prestigieux royaume macédonien –, et la fin du Haut Empire romain.

En réalité, étant donné l'approximation avec laquelle sont datées les sources que j'ai utilisées, mon étude ne débute pas à strictement parler en 168 av. J.-C. Cette date est symbolique, elle n'apparaît jamais clairement dans les vestiges qui constituent la matière première de cette thèse, et il en va de même en ce qui concerne la fin du Haut Empire romain. J'ai donc plus largement considéré la période qui s'étend *grosso modo* entre le II<sup>e</sup> s. av. J.-C. et le début du III<sup>e</sup> s. ap. J.-C. Mais finalement, on pourrait presque dire que, sous plusieurs aspects, cette étude concerne en fait l'économie des époques hellénistique et romaine en Macédoine.

### **Itinéraire**

Quand j'ai commencé cette thèse, j'avais jusque-là travaillé sur la question de la romanisation en étudiant essentiellement l'architecture publique athénienne et celle du sud de l'Asie Mineure. La Macédoine constituait donc un terrain entièrement neuf pour moi, dont

j'avais presque tout à découvrir. J'avais alors pour intention de poursuivre ma réflexion sur la question de la « romanisation », mais, cette fois-ci, à travers les phénomènes économiques et sociaux. J'envisageais un travail de synthèse, réalisé à partir de différents types de sources, mais qui aurait tout de même donné la part belle aux vestiges archéologiques.

Toutefois, ce projet scientifique s'est rapidement avéré un peu trop ambitieux, notamment en raison de l'état des publications des découvertes archéologiques.

Depuis une trentaine d'années, les fouilles archéologiques menées sur le territoire macédonien ont connu un réel essor. Elles sont nombreuses, et conduisent à de multiples découvertes, parfois assez merveilleuses (comme celle de la tombe d'Amphipolis qui a eu lieu cet été). En revanche, ces découvertes, même celles réalisées sur les sites les plus importants (Pella, Aigéai, Dion, etc.), ne font que très rarement l'objet de publications exhaustives. Finalement, les données relatives aux vestiges exhumés sont principalement communiquées au moyen des chroniques de fouilles qui sont, la plupart du temps, des rapports extrêmement succincts relatant les découvertes annuelles.

Si le projet initial s'est avéré un peu trop ambitieux, c'est donc en raison de l'état des publications archéologiques, mais aussi en raison de l'état des études historiques disponibles sur la Macédoine romaine. Car, paradoxalement, malgré la grandeur passée de ce royaume, la bibliographie relative à son économie était très pauvre et les ouvrages ou articles portant sur la Macédoine romaine n'étaient guère nombreux (il faut maintenant y ajouter le livre de Z. Archibald, récemment publié)

Quand j'ai commencé ma thèse, la Macédoine était donc un terrain neuf pour moi, mais en outre l'économie de cette région, particulièrement à l'époque de la domination romaine, restait un domaine à défricher.

Je me suis donc attelée à ce travail, privilégiant inévitablement certaines sources et certains champs, et laissant par conséquent de côté d'autres sources et d'autres champs, pour des raisons de faisabilité.

Du projet initial, je tenais tout de même à conserver deux orientations :

- celle d'embrasser le territoire dans son ensemble, non pas tant du point de vue de son extension que de celui de ses particularités ; je voulais tenir compte, autant qu'il était possible, de la diversité géographique, à la fois physique et humaine, qui compose un espace, c'est-à-dire que je voulais aborder par exemple les villes mais aussi les zones rurales, l'arrière-pays, les montagnes, tout aussi bien que les plaines et les côtes ;
- la deuxième orientation que je ne voulais pas abandonner était d'appréhender, autant que possible là encore, la population dans sa diversité, dans sa diversité territoriale évidemment, mais aussi dans sa diversité sociale. Je ne voulais pas me limiter à étudier les élites par exemple, à travers lesquelles j'aurais certes pu aborder à la fois les villes et les campagnes, je voulais aussi essayer d'appréhender des couches de la population plus modestes, celles qui n'apparaissent que de façon marginale dans les textes.

Comment donc défricher le champ de l'économie macédonienne sous domination romaine tout en tenant compte de la diversité sociale et territoriale de la Macédoine antique ?

### Approche et méthode

Pour ce faire, j'ai décidé de centrer mon intérêt sur ce que j'ai appelé les « structures archéologiques de la vie économique ». Ces « structures » correspondent à l'ensemble des restes des activités de la vie économique, c'est-à-dire des activités artisanales, agricoles, de stockage ou d'échange. Il peut tout aussi bien s'agir de poids de métiers à tisser ou d'outils métalliques destinés au travail de la pierre, que de fours céramiques ou métallurgiques, de sillons ayant accueilli des vignes, de jarres de stockage ou encore de boutiques. Ces « structures », qui sont donc des vestiges bâtis ou mobiliers, me paraissaient constituer une documentation particulièrement pertinente pour aborder l'économie macédonienne selon les orientations définies, et cela pour deux raisons :

- d'abord, ces vestiges sont en partie issus de fouilles programmées, principalement menées dans le centre urbain d'anciennes cités, mais sont aussi très largement issus, par ailleurs, de fouilles préventives. Ces fouilles préventives, contrairement aux fouilles programmées, sont menées au gré des découvertes fortuites et des travaux de construction actuels, sur les sites d'anciennes fermes, d'anciens villages ou parfois même d'anciennes villes. Leur caractère aléatoire donne donc accès à une documentation bien plus éclectique que celle issue des fouilles programmées ; par définition, elle concerne des populations variées, différents types de lieu d'occupation et des espaces géographiques très divers.

Ces « structures » archéologiques répondaient donc d'abord à l'exigence initiale de la diversité sociale et territoriale.

- l'autre avantage de cette documentation est lié à la rareté des études menées sur l'économie macédonienne. Puisque ce domaine restait en grande partie à défricher quand je commençais ma thèse, il était *a priori* tout indiqué que je revienne aux aspects fondamentaux de l'économie antique que sont : la production, la consommation et la circulation des biens. Or, les activités artisanales, agricoles, de stockage et d'échange dont témoignent ces « structures » archéologiques me paraissaient être un angle d'attaque pertinent pour aborder ces aspects fondamentaux de l'économie macédonienne antique.

Je me suis donc lancée dans le dépouillement de l'ensemble des chroniques de fouille et de la bibliographie relatives aux découvertes archéologiques, afin d'obtenir un répertoire exhaustif des « structures de la vie économique » présentes en Macédoine.

Ces « structures » sont nombreuses (plus de 162 au total), car, comme je l'ai souligné précédemment, l'activité archéologique est très dynamique en Macédoine. Toutefois, les informations que j'ai pu regrouper à leur sujet sont souvent assez maigres en raison des

modalités selon lesquelles elles sont publiées. Les détails concernant la facture, les dimensions et le mobilier accompagnant certains fours céramiques, comme ceux de Polymylos, peuvent être assez précis. Mais, dans la plupart des cas, les informations dont je disposais se limitaient à une datation, vague le plus souvent, et à l'activité dont témoignent les vestiges, sans données supplémentaires les concernant en eux-mêmes.

Je me heurtais là à une difficulté non négligeable. Car si ma documentation était foisonnante par le nombre de « structures » qu'elle représentait, les informations dont je disposais relativement à chacune de ces « structures » étaient par ailleurs extrêmement ténues. Il me fallait donc trouver un moyen d'exploiter cette documentation, indépendamment de ce que représentaient les « structures » en elles-mêmes.

Pour ce faire, je me suis tournée vers l'archéologie contextuelle qui fait valoir la signification du contexte dans lequel s'insèrent les découvertes archéologiques pour ouvrir de nouveaux champs à leur interprétation. Je me suis donc attachée à considérer aussi précisément que possible l'environnement, ou plutôt les environnements, auxquels appartenait chacune des « structures ». Pour cela, j'ai systématiquement regardé le type d'édifice dans lequel elles s'inséraient, le type d'établissement dont elles dépendaient et, si nécessaire, leur position au sein de l'établissement, ainsi que leur environnement en termes de géographie physique.

Mais, pour répondre à ces questions et examiner les « structures » de façon systématique selon cette méthode, il s'avérait incontournable d'entreprendre d'abord un travail sur les sites au sein desquels sont apparus des vestiges de la vie économique et, ensuite, de construire une analyse de l'organisation du territoire macédonien. Je me suis donc attelée à un deuxième dépouillement visant d'une part à regrouper les informations disponibles sur les lieux d'occupation qui accueilleraient des « structures », et, d'autre part, à recenser l'ensemble des lieux habités macédoniens. J'ai ensuite entrepris d'établir des catégories de ces lieux et d'en analyser la répartition selon plusieurs paramètres :

- selon le paramètre de la durée de l'occupation des établissements ;
- selon les distances qui les séparaient les uns des autres ;
- selon les distances qui les séparaient des principales voies de communication ;
- et enfin selon le milieu physique auquel appartenaient ces établissements.

J'ai ainsi été amenée à ajouter à mon étude portant initialement sur l'agriculture, l'artisanat et les échanges, un volet sur l'organisation et l'occupation du territoire ; cela, afin de pouvoir « faire parler » les « structures ». Il n'empêche que le travail réalisé sur le territoire était par ailleurs intrinsèquement porteur d'informations sur le fonctionnement économique de la Macédoine. Il me permettait d'amorcer une réflexion sur l'organisation agraire de la région, par exemple, ou encore sur l'autonomie relative de certains établissements.

Toutefois, la masse de données rassemblées lors de ces multiples dépouillements m'a aussi contrainte à réduire considérablement la zone géographique étudiée. J'ai en effet relevé les données relatives aux « structures » et aux établissements présents sur la quasi-totalité du territoire de la Macédoine dite « historique ». Mais l'ampleur de la tâche liée à la présentation formelle de ces données, d'une façon exhaustive et conforme à la méthode établie, m'a

rapidement obligée à me limiter à trois régions macédoniennes seulement, à savoir celles de Bottiée, de Piérie et d'Éordée.

Le travail que je présente aujourd'hui portait donc initialement sur l'ensemble de la Macédoine dite « historique » (qui correspond à peu près au royaume unifié par Philippe II), mais l'analyse approfondie des données a en définitive été conduite sur une portion restreinte de ce territoire.

Le caractère ténu des informations portant sur la documentation répertoriée a rendu délicat le maniement de cette dernière. Pour cette même raison, aucune « structure » ni aucun établissement n'ont pu être considérés en eux-mêmes, indépendamment de l'ensemble auquel il appartient. C'est à dire que les caractéristiques propres à chacun des établissements et à chacune des « structures » devaient être appréhendées au regard de celles des autres établissements et des autres « structures ». Finalement, l'étude de la documentation répertoriée a uniquement été réalisée grâce à la sériation systématique des établissements pour l'étude de l'occupation du territoire, d'une part, et d'autre part, par la sériation des « structures » pour l'étude de l'artisanat, de l'agriculture et des échanges. Ce principe de mise en série des données m'oblige présentement à un discours quelque peu abstrait, car isoler des cas pour exemplifier mon propos n'aurait pas de sens.

En fin de compte, c'est dans le regroupement des données et l'élaboration d'une méthode adéquate à leur analyse qu'a résidé l'essentiel de mon travail. En ce sens, mon étude constitue avant tout un travail de mise à l'épreuve de la méthode proposée. Il n'empêche que l'application de cette méthode – que je n'ai pu qu'évoquer brièvement ici – aux sources que j'ai répertoriées m'a conduite à un certain nombre de constats qui se présentent comme les conclusions de ce travail.

### Résultats

Ainsi, l'étude que j'ai conduite sur l'occupation du territoire m'a d'abord menée à distinguer quatre types d'établissements :

- les habitats « isolés », qui correspondent, pour ceux qui ont livré des vestiges de la vie économique, à des fermes rentables et parfois à des *villae rusticae*. Pour la plupart, ces établissements se situent à proximité des agglomérations principales et semblent fonctionner avec elles d'un point de vue économique. Elles y vendaient leur surplus et s'y fournissaient certainement en outillage ou autre mobilier.
- Viennent ensuite les habitats « groupés ». Il s'agit des villages. Le fonctionnement économique de cette catégorie d'établissement est assez délicat à cerner car les informations dont nous disposons les concernant sont approximatives, mais aussi parce que cette catégorie est finalement peut-être mal définie. Il n'empêche que ces villages présenteraient une relative autonomie économique vis-à-vis des principales agglomérations, en ce qui concerne l'alimentation et les productions artisanales élémentaires (céramique, métallurgie). Ces villages, comparativement aux habitats « isolés », peuvent connaître des situations plus éloignées des agglomérations principales, parfois même reculées et connaissent en définitive un isolement souvent plus important que les habitats « isolés ».

- Viennent enfin les deux dernières catégories, les centres urbains secondaires qui apparaissent comme des agglomérations assez importantes mais qui n'avaient pas le statut de cité, et les cités. Selon que l'on se trouve en Bottiée, en Piérie ou en Éordée, la taille de ces agglomérations, centres urbains secondaires et cités, a sans doute passablement varié, allant de l'ancienne capitale royale à la petite bourgade. Mais, dans tous les cas et assez logiquement, c'est dans ces établissements que se concentraient l'essentiel de la production artisanale, mis à part le textile, et l'essentiel des échanges.

Par ailleurs, l'étude de la documentation recensée laisse apparaître que l'autoconsommation des productions agricoles aurait été de mise dans les différents types d'établissements : au sein d'une partie des populations urbaines, dans les villages et dans les fermes.

Je n'ai pas pu approfondir la question des conséquences de la conquête romaine, qui était l'un des axes principaux de mon projet de recherche initial, et que je désignais par le terme de « romanisation » au début de cette présentation. Pourtant, l'impact qu'a pu avoir l'instauration du pouvoir romain sur la société et le territoire macédoniens a tout de même constitué l'un des fils rouges de ma réflexion.

À ce sujet, nous pouvons noter que, bien que la conquête romaine soit intervenue au milieu du II<sup>e</sup> s. av. J.-C., son impact ne semble pas se faire sentir avant la fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C., période à laquelle intervient la fondation des colonies. Par ailleurs, contrairement à ce que l'on peut constater dans d'autres régions de la Grèce ancienne, les campagnes macédoniennes ne semblent pas se vider aux II<sup>e</sup> et I<sup>er</sup> s. av. J.-C. Enfin, le modèle de la *villa rustica* ne paraît pas avoir pénétré de façon massive dans cette région.

Ces éléments de conclusion, c'est-à-dire les constats tirés de l'application aux sources de la méthode que j'ai rapidement exposée, restent bien évidemment à développer et à interpréter.

Pour ce faire, il serait d'abord possible de simplement approfondir chacune des conclusions amenées dans la synthèse, par un travail de recherches plus poussé et un élargissement de la documentation utilisée.

Il serait possible, ensuite, de creuser la question de la signification des contextes dans lesquels s'insèrent les « structures » afin d'affiner le rôle et la fonction économiques de ces dernières.

Enfin, un travail de terrain qui viserait à préciser et à compléter les informations contenues dans le catalogue serait à mon avis très intéressant pour préciser la méthode que j'ai construite et peut-être essayer d'en tirer quelques modèles concernant notamment la question de l'organisation du territoire.

Je vous remercie de votre attention.